

Dominique Dirlwanger, maître d'histoire au Gymnase Provence, chercheur associé à l'UNIL et au CHUV, Lausanne

Ludivine Bantigny, 1968 : de grands soirs en petits matins¹



Pour les élèves du secondaire aujourd'hui, les événements de mai-juin 1968 apparaissent comme une histoire très ancienne. C'est le mérite indéniable de l'ouvrage de Ludivine Bantigny que de donner à voir et à ressentir le déroulement des luttes, des débats, des émotions et des espoirs portés par les acteurs de 68.

¹ Paris : Éditions du Seuil, 2018.

Au-delà des porte-parole omniprésents dans les médias lors des commémorations à l'œuvre depuis plusieurs décennies, l'historienne s'est plongée dans les archives aux quatre coins de la France, pour beaucoup inédites, et s'intéresse aussi à «l'autre côté», la police, le pouvoir et les oppositions à la contestation. La diversité des protagonistes (ouvriers, étudiants, militants, mais aussi danseurs, médecins, paysans, artisans, poètes d'un jour, et les femmes à parts égales avec les hommes) rend ainsi compte d'un mouvement qui ne se limite pas aux printemps des étudiants du Quartier latin.

En effet, mai-juin 1968 a lieu avant tout la plus grande grève ouvrière de l'histoire de France. Comparable aux mouvements sociaux qui accompagnent l'arrivée du Front populaire en 1936 ou similaire aux fortes mobilisations de la Libération, le climat social en 1968 apparaît bien plus tendu que la légende des « Trente Glorieuses » le laisse supposer. Les années 68 sont des événements qui affectent non seulement la France dans sa totalité, mais également le monde de manière globale, de Prague à Berkeley, en passant par le Japon et l'Allemagne. En élargissant la focale, l'image idéalisée d'un mouvement pacifique et bon enfant s'estompe nettement. Jusqu'en juin, la violence ne cesse de croître et les premiers morts sont à déplorer des deux côtés des barricades : un étudiant du Quartier latin le 24 mai, un commissaire de police à Lyon le même jour, un jeune manifestant dans le Calvados le 30 mai, un lycéen noyé dans la Seine près de l'usine Renault de Flins le 10 juin, deux ouvriers à Peugeot Sochaux le 11.

Maîtresse de conférences à l'université de Rouen Normandie, Ludivine Bantigny est une chercheuse très productive ces dernières années. Remarquée par ses travaux sur la jeunesse (*Le plus bel âge?* Fayard : 2007 ; puis *Jeunesse oblige : Une histoire des jeunes en France*, avec Ivan Jablonka aux

PUF : 2015), elle n'hésite pas à tirer les fils d'une histoire très contemporaine (*La France à l'heure du monde. De 1981 à nos jours*, Seuil : 2013). À chaque fois, l'historienne restitue une diversité d'expériences individuelles et collectives. En explorant des sources inédites, du côté de l'État avec les archives des renseignements généraux (RG), des préfectures, de la police ou de l'Élysée, mais également au travers d'une variation incessante des angles d'analyse, Ludivine Bantigny intègre pleinement les émotions dans sa grille de lecture. Ces multiples chemins de traverse ont le grand mérite de préciser les faits, ainsi que de détailler les projets et l'inventivité de tout ce qui a été imaginé, de grand et de petit, par les acteurs multiples de cette histoire. Selon cette démarche, la politique se loge avant tout dans la prise de parole et l'historienne cite Michel de Certeau : « *cette parole qu'on prend comme on a pris la Bastille* ». Voilà qui redonne tout son sens au slogan maintes fois répété de « *changer la vie* » et qui permet de traduire toute la contemporanéité de l'événement 68.

En mai 2018, un groupe d'enseignant.e.s du secondaire vaudois a pu rencontrer Ludivine Bantigny lors d'une demi-journée d'études organisée par l'Interface sciences société de l'Université de Lausanne, la Conférence cantonale des chefs de file d'histoire et le Groupe

d'étude de didactique de l'histoire de la Suisse romande et italienne (GDH). À cette occasion, l'historienne a rappelé que ses recherches abordent également la question de l'engagement du chercheur. En sciences sociales comme en bien d'autres domaines, il n'y a pas de neutralité. Tout choix de sujet, de méthode ou d'approche est déjà une position. Cela n'empêche pas de faire « notre » métier avec honnêteté et intégrité. Le métier d'historien, comme la transmission de l'histoire ou la formation des maîtres secondaires, définit ici une communauté intellectuelle. Comme l'écrit Ludivine Bantigny, « *si le mot intellectuel peut être employé, c'est à la manière de Jacques Rancière : les rares fois où ce terme a été revendiqué avec quelque noblesse, c'est lorsqu'il l'a été pour déclarer le droit à la parole de ceux à qui on ne demandait pas leur avis ou la capacité de penser les choses communes propres à ceux dont ce n'est pas supposé être l'affaire* ».

Il n'y a pas de doute que la lecture stimulante de l'ouvrage *1968 : de grands soirs en petits matins* offre une réflexion non seulement historiographique, mais également didactique sur le sens de l'étude des années 1968 en classe. Les sources mentionnées, autant que les passages relatant les expériences militantes, offrent de magnifiques morceaux d'histoire prêts à être exploités en cours.